

Les intellectuels, ça fait en France un vivier de combien de personnes ?

Ce n'est pas le problème. Les intellectuels, ce n'est pas une classe sociale. Ce n'est pas un vivier. Qu'est-ce qu'un intellectuel ? Le mot est français. Il apparaît au moment de l'affaire Dreyfus, lorsqu'un certain nombre de personnages, d'écrivains se réunissent, interrompent la rédaction de leur roman ou le face-à-face quasi clandestin qu'ils entretenaient avec leur œuvre pour signer un manifeste en faveur d'Alfred Dreyfus. Ce jour-là ils cherchent la manière de se baptiser et ils trouvent dans le dictionnaire le mot le plus péjoratif qui soit pour désigner les gens dont le métier est de penser. Ce mot c'est « intellectuel ». Il n'avait jamais été employé jusque-là comme un substantif, toujours comme un adjectif. Alors c'est quoi, les « intellectuels » ? Ce sont des types, comme disait Sartre, qui sortent de leur discipline et qui, sans être mandatés par quiconque, décident de se mêler de ce qui ne les regarde pas.

Les intellectuels, ils se trompent souvent... C'est bien ça le drame.

Écoutez, je crois ne pas avoir été le dernier à instruire le procès des intellectuels, de leurs erreurs et de leurs égarements. Cela dit, il ne faut pas non plus pousser. Quand vous regardez l'histoire du XX^e siècle, à tous les moments clés de ce siècle où s'est joué l'honneur des hommes, l'honneur de la justice, de la vérité, qui est-ce qu'on a trouvé en première ligne pour défendre ces valeurs ? Ce sont les intellectuels.

Quelles valeurs ont-ils défendues ?

Un exemple précis : la Pologne. Rappelez-vous le coup d'État de Jaruzelski en Pologne. Vous aviez un ministre socialiste qui disait « nous ne ferons rien » avec un cynisme ahurissant. Un Premier ministre socialiste, à l'époque Pierre Mauroy, expliquait à la télévision, à la radio qu'on n'allait pas ajouter au malheur des Polonais le malheur des Français, si d'aventure ils étaient privés de gaz, au moment de la signature du contrat soviétique. Souvenez-vous, de François Mitterrand venant, un soir du 31 décembre, parler des lenteurs de l'histoire. Souvenez-vous, de l'autre côté, du président Giscard

d'Estaing, qui, avant le coup d'État de Jaruzelski, expliquait que les Polonais devaient tenir compte de la fatalité géographique qui les condamnait à être sous la botte soviétique. Bref, toute la classe politique était d'accord. Son programme commun : les Polonais devaient passer aux pertes et profits des malheurs du XX^e siècle. Qui s'est insurgé ? Qui a dit « nous n'acceptons

qu'ils étaient des clodos ou des agents de la CIA. Giscard d'Estaing fermait sa porte à Boukovski. Marchais insultait Leonid Plioutch. La gauche socialiste les traînait tous dans la boue. Ils étaient les parias. Ils arrivaient en France espérant trouver une terre de liberté et ils trouvaient une classe politique qui unanimement les désavouait. Sans parler des gaullistes, qui restaient fidèles à la vieille tradi-



“Aujourd'hui, un intellectuel doit être délibérément, méthodiquement et spontanément non aligné”

pas la fatalité ? Ce sont les intellectuels.

Et vous vous êtes exprimé quand François Mitterrand a reçu Jaruzelski à Paris ?

J'ai dit que j'étais choqué. Fabius était « troublé ». Moi, j'étais stupéfié. En tout cas, pendant ces mois-là, qui a incarné le parti antitotalitaire ? Qui a créé cet embryon de parti polonais en France ? Qui a fait du badge de Solidarnosc une bannière ? Les intellectuels !

Autre exemple, les dissidents soviétiques quelques années plus tôt. Là j'en sais quelque chose, j'étais en première ligne. A droite comme à gauche tout le monde était d'accord pour considérer

tion de l'Ostpolitik et de la détente et qui, par conséquent, ne voulaient pas entendre parler de ces gêneurs. Qui a écouté les dissidents ? Qui a choisi de penser que leur parole était une parole qui méritait d'être entendue ? Pas tous les intellectuels, certes. Mais un certain nombre d'entre eux. Pas seulement moi, il y avait Sartre, il y avait André Glucksmann, il y avait Marek Halter, il y avait Claude Lefort et d'autres. Voilà deux exemples très récents.

Aujourd'hui, un intellectuel, il est engagé dans quel camp ? Il est plutôt à gauche, à droite ?

C'est justement ce que

j'essaie de dire dans ce livre : l'intellectuel du troisième type, comme je l'appelle, est un intellectuel délibérément, méthodiquement et spontanément non aligné. Il faudrait presque, à la limite, qu'il change de camp tous les matins et tous les soirs. Non pas que la gauche et la droite n'existent pas. Gauche et droite, ça a un sens. Ce sont des patrimoines culturels, des héritages idéologiques avec lesquels on peut jouer, François Mitterrand en est un exemple. Mais je crois que le rôle des intellectuels est de ne pas s'aligner et d'adopter une attitude de transversalité permanente par rapport à ces clivages. Sur certains sujets, il m'arrive de me sentir tout à fait d'accord avec la gauche socialiste. Il m'arrive sur d'autres sujets d'être dans un état de refus absolu. Et vice versa.

Il y a un ministre qui s'appelle Max Gallo et qui, il y a quelques années, cherchait avec sa lanterne des intellectuels, comme un général qui avait perdu son armée.

Ce n'est pas que Max Gallo ne les trouvait plus, c'est qu'il ne les trouvait plus *chez lui*. Le temps où les intellectuels constituaient un des gros bataillons de la gauche politique est terminé. Evidemment ça a désespéré la gauche. En 1981, elle n'en a pas cru ses oreilles. Quand elle est arrivée au pouvoir, elle a vu que les intellectuels ne suivaient pas, elle a été stupéfaite. Un peu triste.

En mai 68, tous les intellectuels étaient derrière le mouvement étudiant. En décembre, vous étiez aussi derrière les étudiants, mais est-ce que ce n'était pas par un réflexe vieux de vingt ans ? Comment avez-vous analysé ce mouvement ?

En ce qui me concerne, je crois avoir été l'un des seuls intellectuels, sinon le seul, à avoir dit à l'époque deux choses. D'abord, que je me sentais spontanément proche de ces étudiants et que je portais le deuil du jeune Malik, assassiné par les policiers voltigeurs de M. Pandraud. Mais en même temps que je me refusais à me prosterner devant la jeunesse. Que conférer à la jeunesse le monopole du vrai, du juste et du bien était une idée débile et non seulement débile, mais une idée qui avait sa source